

Texte 1 – Aristophane (Ve s. av. J.-C.), *Les Cavaliers* voir le manuel p 129

Texte 2 – Plaute (IIe s.), *Pseudolus*, Acte I traduction : <http://remacle.org/bloodwolf/comediens/Plaute/pseudolus.htm>

SCÈNE V. - SIMON, CALLIPHON, PSEUDOLUS.

[...] SIMON. Attention donc, et souviens-toi de ta promesse. Ça, sais-tu que mon fils est amoureux d'une joueuse de flûte ?

PSEUDOLUS. Assurément.

SIMON. Qu'il veut l'affranchir ?

PSEUDOLUS. Assurément encore.

SIMON. Ne t'apprêtes-tu pas à mettre en œuvre toutes tes ruses pour m'escroquer vingt mines ?

PSEUDOLUS. Vous escroquer....

SIMON. Oui, et les donner à mon fils afin qu'il rachète sa maîtresse.

PSEUDOLUS. Il faut encore avouer cela, assurément, assurément.

[...] SIMON. Et qu'allez-vous faire maintenant ? car vous ne pouvez pas me soutirer de l'argent, serviteur, surtout quand je suis averti. Je préviendrai tout le monde qu'on ne vous prête pas un denier.

PSEUDOLUS. Oh ! certainement je ne me mettrai aux genoux de personne, tant que vous serez de ce monde ; c'est vous, ma foi, qui me donnerez l'argent ; c'est de vous que je l'aurai.

SIMON. De moi ?

PSEUDOLUS. Parfaitement.

SIMON. Si je t'en donne, je te permets de m'arracher un œil.

PSEUDOLUS. Vous m'en donnerez. Prenez garde à moi, je vous le conseille.

CALLIPHON. M'est avis que, si tu en viens à bout, tu auras accompli un exploit superbe.

PSEUDOLUS. Je m'en charge.

SIMON. Et si tu ne réussis pas ?

PSEUDOLUS. Faites-moi battre de verges. Mais si je réussis ?

SIMON. Je prends à témoin Jupiter que tu n'auras jamais rien à craindre pour cela.

PSEUDOLUS. Tâchez de vous en souvenir.

SIMON. Comment ! je ne saurai me tenir sur mes gardes, quand je suis prévenu ?

PSEUDOLUS. Gardez-vous bien, je vous en avertis, encore une fois, gardez-vous bien ; gardez-vous. Hé, hé ! de ces mains que voilà vous-même aujourd'hui me compterez la somme.

CALLIPHON. C'est un garçon incomparable, s'il tient parole.

PSEUDOLUS, à Calliphon. Vous pourrez m'emmener en servitude chez vous, si je ne fais pas ce que je dis.

CALLIPHON. Voilà une parole gentille. Il est à moi.

PSEUDOLUS. Voulez-vous que je vous dise quelque chose qui vous étonnera plus encore ?

CALLIPHON. Je grille de l'apprendre, je t'écoute avec plaisir.

SIMON. Voyons, je t'entends parler avec assez de plaisir aussi.

PSEUDOLUS. Avant d'engager la bataille, j'en livrerai une autre, glorieuse, mémorable.

SIMON. Laquelle ?

PSEUDOLUS. Eh ! ce marchand, votre voisin, par mon industrie et mon subtil génie, je lui escamoterai gaiement cette joueuse de flûte qui tourne la tête à votre fils.

SIMON. Par exemple !

PSEUDOLUS. Et je remporterai ma double victoire d'ici à ce soir.

SIMON. Si tu exécutes ces deux coups de maître, comme tu t'en vantes, tu surpasseras en valeur le roi Agathocle. Mais si tu es battu, qu'auras-tu à dire si je t'enferme à l'instant même au moulin ?

PSEUDOLUS. Ah ! que ce ne soit pas pour un jour seulement, mais pour tout le restant de ma vie. Et si j'en sors à mon honneur, me donnerez-vous l'argent pour le remettre aussitôt à ce marchand, de votre consentement ?

CALLIPHON. La demande de Pseudolus est trop juste ; dites que vous le voulez bien.

[...] CALLIPHON. Puisque c'est cela, je renonce à partir. J'ai envie d'assister à tes jeux, Pseudolus ; et si je vois qu'il ne te donne pas d'argent comme il l'a dit, je ne veux pas que cela soit, je t'en donnerai plutôt moi-même.

SIMON. Je ne me dédirai pas.

PSEUDOLUS. Non, car si vous refusiez on vous réclamerait à toute minute avec de beaux cris. Ça, rentrez à présent, et à votre tour laissez-moi la place nette pour dresser mes batteries.

SIMON. Soit, nous t'obéirons.

PSEUDOLUS. Mais je désire que vous ne bougiez pas de la maison.

SIMON. J'aurai encore cette complaisance.

CALLIPHON. Moi je vais faire un tour sur la place, et je reviens bien vite.

SIMON. Ne soyez pas long. (*Les deux vieillards s'en vont.*)

PSEUDOLUS, aux spectateurs. Je m'en doute bien, vous vous doutez que si je promets tant de belles choses, c'est pour vous amuser, pour arriver au bout de la pièce, et que je ne ferai pas ce que j'ai annoncé. Je ne me rétracte point, et il y a une chose dont je suis bien sûr, c'est que je ne sais pas encore comment je m'y prendrai ; mais je viendrai à mon but. Quand on se présente sur les planches dans une situation nouvelle, il faut y apporter quelque invention nouvelle aussi. Si l'on est impuissant, qu'on laisse la place à un plus capable. Mais je veux me retirer quelques instants au logis pour arrêter tout mon plan dans ma cervelle. Pendant ce temps, le joueur de flûte vous divertira.

Molière, *Les Fourberies de Scapin*, III, 2

Scapin s'est fait la promesse de se venger de l'avarice de son maître Géronte : il le fait entrer dans un sac en lui faisant croire qu'il pourra ainsi échapper aux attaques de rivaux qui sont bien sûr imaginaires.

- SCAPIN - Cachez-vous: voici un spadassin¹ qui vous cherche. (*En contrefaisant sa voix*) « Quoi ? Jé n'aurai pas l'abantage dé tuer cé Geronte, et quelqu'un par charité né m'enseignera pas où il est? » (*à Géronte avec sa voix ordinaire*) Ne branlez² pas. (*Reprenant son ton contrefait*) « Cadédis³, jé lé trouverai, sé cachât-il au centre dé la terre » (*à Géronte avec son ton naturel*) Ne vous montrez pas. (*Tout le langage gascon est supposé de celui qu'il contrefait, et le reste de lui*) « Oh, l'homme au sac! » Monsieur. « Jé té vaille⁴ un louis, et m'enseigne où put être Géronte. » Vous cherchez le seigneur Géronte? « Oui, mordi! Jé lé cherche. » Et pour quelle affaire, Monsieur? « Pour quelle affaire? » Oui. « Jé beux, cadédis, lé faire mourir sous les coups de vaton. » Oh! Monsieur, les coups de bâton ne se donnent point à des gens comme lui, et ce n'est pas un homme à être traité de la sorte. « Qui, cé fat dé Geronte, cé maraut, cé velître? » Le seigneur Géronte, Monsieur, n'est ni fat⁵, ni maraud⁶, ni bélière⁷, et vous devriez, s'il vous plaît, parler d'autre façon. « Comment, tu mé traites, à moi, avec cette hauteur? » Je défends, comme je dois, un homme d'honneur qu'on offense. « Est-ce que tu es des amis dé cé Geronte? » Oui, Monsieur, j'en suis. « Ah! Cadédis, tu es de ses amis, à la vonne hure⁸. » (*Il donne plusieurs coups de bâton sur le sac*) « Tiens. Boilà cé qué jé té vaille pour lui. » Ah, ah, ah! Ah, Monsieur! Ah, ah, Monsieur! Tout beau. Ah, doucement, ah, ah, ah! « Va, porte-lui cela de ma part. Adusias⁹. » Ah! diable soit le Gascon! Ah! (*En se plaignant et remuant le dos, comme s'il avait reçu les coups de bâton.*)
- GÉRONTE, *mettant la tête hors du sac* - Ah! Scapin, je n'en puis plus.
- SCAPIN - Ah! Monsieur, je suis tout moulu, et les épaules me font un mal épouvantable.
- GÉRONTE - Comment? c'est sur les miennes qu'il a frappé.
- SCAPIN - Nenni, Monsieur, c'était sur mon dos qu'il frappait.
- 20 GÉRONTE - Que veux-tu dire? J'ai bien senti les coups, et les sens bien encore.
- SCAPIN - Non, vous dis-je, ce n'est que le bout du bâton qui a été jusque sur vos épaules.
- GÉRONTE - Tu devais donc te retirer un peu plus loin, pour m'épargner.
- SCAPIN, *lui remet la tête dans le sac* - Prenez garde. En voici un autre qui a la mine d'un étranger. (*Cet endroit est de même celui du Gascon, pour le changement de langage, et le jeu de théâtre*) « Parti¹⁰! Moi courir comme une Basque¹¹, et moi ne pouvre point troufair de tout le jour sti tiable de Gironte ? » Cachez-vous bien. « Dites-moi un peu fous, monsir l'homme, s'il ve plaist, fous savoir point où l'est sti Gironte que moi cherchair ? » Non, Monsieur, je ne sais point où est Géronte. « Dites-moi-le vous frenchement, moi li fouloir pas grande chose à lui. L'est seulemente pour li donnair un petite régale sur le dos d'un douzaine de coups de bastonne, et de trois ou quatre petites coups d'épée au trafers de son poitrine. » Je vous assure, Monsieur, que je ne sais pas où il est. « Il me semble que j'y foi remuair quelque chose dans sti sac. » Pardonnez-moi, Monsieur. « Li est assurément quelque histoire là tetans. » Point du tout, Monsieur. « Moi l'avoir enfie de tonner ain coup d'épée dans ste sac. » Ah! Monsieur, gardez-vous-en bien. « Montre-le-moi un peu fous ce que c'estre là. » Tout beau, Monsieur. « Quement? tout beau? » Vous n'avez que faire de vouloir voir ce que je porte. « Et moi, je le fouloir foir, moi » Vous ne le verrez point. « Ahi que de badinement! » Ce sont hardes qui m'appartiennent. « Montre-moi fous, te dis-je. » Je n'en ferai rien. « Toi ne faire rien? » Non. « Moi pailler de ste bastonne dessus les épaules de toi. » Je me moque de cela. « Ah! toi faire le trole. » Ahi, ahi, ahi; ah, Monsieur, ah, ah, ah, ah. « Jusqu'au refoir: l'estre là un petit leçon pour li apprendre à toi à parlair insolentement. » Ah! peste soit du baragouineux¹²! Ah!
- 35 GÉRONTE, *sortant sa tête du sac* - Ah! je suis roué.
- SCAPIN - Ah! je suis mort.
- 40 GÉRONTE - Pourquoi diantre faut-il qu'ils frappent sur mon dos?
- SCAPIN, *lui remettant sa tête dans le sac* : Prenez garde, voici une demi-douzaine de soldats tout ensemble. (*Il contrefait plusieurs personnes ensemble*) « Allons, tâchons à trouver ce Géronte, cherchons partout. N'épargnons point nos pas. Courons toute la ville. N'oublions aucun lieu. Visitons tout. Furetons de tous les côtés. Par où irons-nous ? Tournons par là. Non, par Ici. à gauche. à droit. Nenni. Si fait. » Cachez-vous bien. « Ah! camarades, voici son valet. Allons, coquin, il faut que tu nous enseignes où est ton maître. » Eh! Messieurs, ne me maltraitez point. « Allons, dis-nous où il est. Parle. Hâte-toi. Expédions. Dépêche vite. Tôt. » Eh! Messieurs, doucement. (*Géronte met doucement la tête hors du sac, et aperçoit la fourberie de Scapin*) « Si tu ne nous fais trouver ton maître tout à l'heure, nous allons faire pleuvoir sur toi une ondée de coups de bâton. » J'aime mieux souffrir toute chose que de vous découvrir mon maître. « Nous allons t'assommer. » Faites tout ce qu'il vous plaira. « Tu as envie d'être battu. Ah! Tu en veux tâter? Voilà. » Oh! (*Comme il est prêt de frapper, Géronte sort du sac, et Scapin s'enfuit*).
- 50 GÉRONTE: Ah, infâme! ah, traître! ah, scélérat! C'est ainsi que tu m'assassines.

1. Tueur à gages. 2. Bougez. 3. Juron : « tête de Dieu ». 4. Donne. 5. Sot. 6. Vaurien. 7. Bon à rien. 8. A la bonne heure. 9. Adieu. 10. Pardi. 11. Courir très vite. 12. Quelqu'un qui parle une langue en l'estropiant.

Marivaux, L'Île des esclaves (1725), scène 6

A la suite d'un naufrage, Iphicrate et son valet Arlequin, ainsi qu'Euphrosine et sa servante Cléanthis, échouent sur une île régée par d'anciens esclaves. Leur chef, Trivelin, ordonne un échange des rôles entre maîtres et valets. Arlequin et Cléanthis s'amuse à imiter leurs maîtres.

- CLÉANTHIS - Tenez, tenez, promenons-nous plutôt de cette manière-là, et tout en conversant vous ferez adroitement tomber l'entretien sur le penchant que mes yeux vous ont inspiré pour moi. Car encore une fois nous sommes d'honnêtes gens à cette heure, il faut songer à cela ; il n'est plus question de familiarité domestique. Allons, procédons noblement ; n'épargnez ni compliments ni révérences.
- 5 ARLEQUIN - Et vous, n'épargnez point les mines. Courage ! quand ce ne serait que pour nous moquer de nos patrons. Garderons-nous nos gens ?
- CLÉANTHIS - Sans difficulté ; pouvons-nous être sans eux ? c'est notre suite ; qu'ils s'éloignent seulement.
- ARLEQUIN, à Iphicrate - Qu'on se retire à dix pas.
- Iphicrate et Euphrosine s'éloignent en faisant des gestes d'étonnement et de douleur. Cléanthis regarde aller Iphicrate, et Arlequin, Euphrosine.*
- 10 ARLEQUIN, se promenant sur le théâtre avec Cléanthis. - Remarquez-vous, Madame, la clarté du jour ?
- CLÉANTHIS - Il fait le plus beau temps du monde ; on appelle cela un jour tendre.
- ARLEQUIN - Un jour tendre ? Je ressemble donc au jour, Madame.
- CLÉANTHIS - Comment, vous lui ressemblez ?
- 15 ARLEQUIN - Eh palsambleu ! le moyen de n'être pas tendre, quand on se trouve tête à tête avec vos grâces ? (*À ce mot il saute de joie.*) Oh ! oh ! oh ! oh !
- CLÉANTHIS - Qu'avez-vous donc, vous défigurez notre conversation.
- ARLEQUIN - Oh ! ce n'est rien ; c'est que je m'applaudis.
- CLÉANTHIS - Rayez ces applaudissements, ils nous dérangent. (*Continuant.*) Je savais bien que mes grâces
- 20 entreraient pour quelque chose ici. Monsieur, vous êtes galant, vous vous promenez avec moi, vous me dites des douceurs ; mais finissons, en voilà assez, je vous dispense des compliments.
- ARLEQUIN - Et moi, je vous remercie de vos dispenses.
- CLÉANTHIS - Vous m'allez dire que vous m'aimez, je le vois bien ; dites, Monsieur, dites ; heureusement on n'en croira rien. Vous êtes aimable, mais coquet, et vous ne persuaderez pas.
- 25 ARLEQUIN, l'arrêtant par le bras, et se mettant à genoux - Faut-il m'agenouiller, Madame, pour vous convaincre de mes flammes, et de la sincérité de mes feux ?
- CLÉANTHIS - Mais ceci devient sérieux. Laissez-moi, je ne veux point d'affaire ; levez-vous. Quelle vivacité ! Faut-il vous dire qu'on vous aime ? Ne peut-on en être quitte à moins ? Cela est étrange !
- ARLEQUIN, riant à genoux - Ah ! ah ! ah ! que cela va bien ! Nous sommes aussi bouffons que nos patrons, mais
- 30 nous sommes plus sages.

Carlo Goldoni, Arlequin serviteur de deux maîtres (1753), Texte français de Michel Arnaud, 1961, © L'Arche.

Arlequin est conduit à servir deux maîtres à la fois, Florindo et Béatrice, sans que ceux-ci le sachent.

ARLEQUIN. - Assez, assez! Par pitié!

BÉATRICE. - Tiens, coquin! Ça t'apprendra à ouvrir mes lettres. (*Elle jette la batte sur le sol et sort.*)

ARLEQUIN, une fois Béatrice disparue. - Nom d'un petit bonhomme! Saperlipopette! Corbleu! Morbleu! Ventrebleu! C'est comme ça qu'on traite un homme de ma sorte? Battre quelqu'un comme moi? Les serviteurs, quand ils ne font pas bien leur service, on les chasse mais on ne les bat point!

FLORINDO, qui est sorti de l'hôtellerie sans être vu d'Arlequin. - Qu'est-ce que tu marmottes?

ARLEQUIN, voyant Florindo, à part. - Gare! (*Criant dans la direction par où est sortie Béatrice:*) On ne bat pas ainsi le serviteur d'autrui! C'est un affront que vous avez fait à mon maître !

FLORINDO. - Oui, c'est un affront qui m'est fait. Qui est celui qui t'a battu?

ARLEQUIN. - Je ne sais pas, monsieur. Je ne le connais pas.

FLORINDO. - Pourquoi t'a-t-il battu?

ARLEQUIN. - Parce que ... Parce que j'avais craché sur son soulier.

FLORINDO. - Et tu te laisses battre ainsi? Sans broncher, sans même essayer de te défendre? Et tu exposes ton maître à un tel affront, à une telle insulte? (*Ramassant la batte:*) Espèce d'âne, poltron que tu es! Puisque tu aimes être battu, je vais te satisfaire, je vais te battre, moi aussi. (*Il le roue de coups et puis rentre dans l'hôtellerie.*)

ARLEQUIN. - À présent, je puis dire que je suis bien le valet de deux maîtres. J'ai eu mon salaire de l'un et de l'autre. (*Il entre dans l'hôtellerie.*)

Beaumarchais, *Le Mariage de Figaro* (1784)

Acte III, scène 5, de « Autrefois tu me disais tout » à « Eh ! C'est l'intrigue que tu définis ! » (cf manuel p 130-131) :

Le Comte - ... Autrefois tu me disais tout.

Figaro- Et maintenant je ne vous cache rien.

Le Comte- Combien la Comtesse t'a-t-elle donné pour cette belle association ?

Figaro - Combien me donnâtes-vous pour la tirer des mains du docteur ? Tenez, Monseigneur, n'humilions pas l'homme qui nous sert bien, crainte d'en faire un mauvais valet.

Le Comte - Pourquoi faut-il qu'il y ait toujours du louche en ce que tu fais ?

Figaro - C'est qu'on en voit partout quand on cherche des torts.

Le Comte - Une réputation détestable !

Figaro - Et si je vau mieux qu'elle ? Y a-t-il beaucoup de seigneurs qui puissent en dire autant ?

Le Comte - Cent fois je t'ai vu marcher à la fortune, et jamais aller droit.

Figaro - Comment voulez-vous ? la foule est là : chacun veut courir, on se presse, on pousse, on coudoie, on renverse, arrive qui peut ; le reste est écrasé, Aussi c'est fait ; pour moi, j'y renonce.

Le Comte - À la fortune ? (*À part.*) Voici du neuf.

Figaro, *à part.* - À mon tour maintenant. (*Haut.*) Votre Excellence m'a gratifié de la conciergerie du château ; c'est un fort joli sort : à la vérité, je ne serai pas le courrier éterné des nouvelles intéressantes ; mais, en revanche, heureux avec ma femme au fond de l'Andalousie...

Le Comte - Qui t'empêcherait de l'emmener à Londres ?

Figaro - Il faudrait la quitter si souvent, que j'aurais bientôt du mariage par-dessus la tête.

Le Comte - Avec du caractère et de l'esprit, tu pourrais un jour t'avancer dans les bureaux.

Figaro - De l'esprit pour s'avancer ? Monseigneur se rit du mien. Médiocre et rampant, et l'on arrive à tout.

Le Comte - Il ne faudrait qu'étudier un peu sous moi la politique.

Figaro - Je la sais.

Le Comte - Comme l'anglais, le fond de la langue !

Figaro - Oui, s'il y avait ici de quoi se vanter. Mais feindre d'ignorer ce qu'on sait, de savoir tout ce qu'on ignore ; d'entendre ce qu'on ne comprend pas, de ne point ouïr ce qu'on entend ; surtout de pouvoir au-delà de ses forces ; avoir souvent pour grand secret de cacher qu'il n'y en a point ; s'enfermer pour tailler des plumes, et paraître profond quand on n'est, comme on dit, que vide et creux ; jouer bien ou mal un personnage, répandre des espions et pensionner des traîtres ; amollir des cachets, intercepter des lettres, et tâcher d'ennoblir la pauvreté des moyens par l'importance des objets : voilà toute la politique, ou je meure !

Le Comte - Eh ! c'est l'intrigue que tu définis !

Acte V, scène 3, de « Non, monsieur le Comte, vous ne l'aurez pas » à « et pour prix d'avoir eu par mes soins son épouse, il veut intercepter la mienne ! »

Non, monsieur le Comte, vous ne l'aurez pas... vous ne l'aurez pas. Parce que vous êtes un grand seigneur, vous vous croyez un grand génie ! ... Noblesse, fortune, un rang, des places, tout cela rend si fier ! Qu'avez-vous fait pour tant de biens ? Vous vous êtes donné la peine de naître, et rien de plus. Du reste, homme assez ordinaire ; tandis que moi, morbleu ! perdu dans la foule obscure, il m'a fallu déployer plus de science et de calculs pour subsister seulement, qu'on n'en a mis depuis cent ans à gouverner toutes les Espagnes : et vous voulez jouter... On vient... c'est elle... ce n'est personne. – La nuit est noire en diable, et me voilà faisant le sot métier de mari quoique je ne le sois qu'à moitié !

(*Il s'assied sur un banc.*) Est-il rien de plus bizarre que ma destinée? Fils de je ne sais pas qui, volé par des bandits, élevé dans leurs moeurs, je m'en dégoûte et veux courir une carrière honnête; et partout je suis repoussé! J'apprends la chimie, la pharmacie, la chirurgie, et tout le crédit d'un grand seigneur peut à peine me mettre à la main une lancette vétérinaire! - Las d'attrister des bêtes malades, et pour faire un métier contraire, je me jette à corps perdu dans le théâtre: me fussé-je mis une pierre au cou! Je broche (1) une comédie dans les moeurs du sérail (2). Auteur espagnol, je crois pouvoir y fronder Mahomet sans scrupule: à l'instant un envoyé... de je ne sais où se plaint que j'offense dans mes vers la Sublime-Porte (3), la Perse, une partie de la presqu'île de l'Inde, toute l'Egypte, les royaumes de Barca (4), de Tripoli, de Tunis, d'Alger et de Maroc: et voilà ma comédie flambée, pour plaire aux princes mahométans, dont pas un, je crois, ne sait lire, et qui nous meurtrissent l'omoplate (5), en nous disant: chiens de chrétiens! - Ne pouvant avilir l'esprit, on se venge en le maltraitant. - Mes joues creusaient, mon terme (6) était échu: je voyais de loin arriver l'affreux recors (7), la plume fichée dans sa perruque: en frémissant je m'évertue. Il s'élève une question sur la nature des richesses; et, comme il n'est pas nécessaire de tenir les choses pour en raisonner, n'ayant pas un sol, j'écris sur la valeur de l'argent et sur son produit net: sitôt je vois du fond d'un fiacre baisser pour moi le pont d'un château fort, à l'entrée duquel je laissai l'espérance et la liberté. (*Il se lève.*) Que je voudrais bien tenir un de ces puissants de quatre jours, si légers sur le mal qu'ils ordonnent, quand une bonne disgrâce a cuvé (8) son orgueil! Je lui dirais... que les sottises imprimées n'ont d'importance qu'aux lieux où l'on en gêne le cours; que sans la liberté de blâmer, il n'est point d'éloge flatteur; et qu'il n'y a que les petits hommes qui redoutent les petits écrits. (*Il se rassied.*) Las de nourrir un obscur pensionnaire, on me met un jour dans la rue; et comme il faut dîner, quoiqu'on ne soit plus en prison, je taille encore ma plume et demande à chacun de quoi il est question: on me dit que, pendant ma retraite économique, il s'est établi dans Madrid un système de liberté sur la vente des productions, qui s'étend

même à celles de la presse; et que, pourvu que je ne parle en mes écrits ni de l'autorité, ni du culte, ni de la politique, ni de la morale, ni des gens en place, ni des corps en crédit (9), ni de l'Opéra, ni des autres spectacles, ni de personne qui tienne à quelque chose, je puis tout imprimer librement, sous l'inspection de deux ou trois censeurs. Pour profiter de cette douce liberté, j'annonce un écrit périodique, et, croyant n'aller sur les brisées d'aucun autre, je le nomme Journal inutile. Pou-ou! je vois s'élever contre moi mille pauvres diables à la feuille (10), on me supprime, et me voilà derechef sans emploi! - Le désespoir m'allait saisir; on pense à moi pour une place, mais par malheur j'y étais propre: il fallait un calculateur, ce fut un danseur qui l'obtint. Il ne me restait plus qu'à voler; je me fais banquier de pharaon: alors, bonnes gens! je soupe en ville, et les personnes dites comme il faut m'ouvrent poliment leur maison, en retenant pour elles les trois quarts du profit. J'aurais bien pu me remonter; je commençais même à comprendre que, pour gagner du bien, le savoir-faire vaut mieux que le savoir. Mais comme chacun pillait autour de moi, en exigeant que je fusse honnête, il fallut bien périr encore. Pour le coup je quittais le monde, et vingt brasses d'eau m'en allaient séparer, lorsqu'un dieu bienfaisant m'appelle à mon premier état. Je reprends ma trousse et mon cuir anglais; puis, laissant la fumée aux sots qui s'en nourrissent, et la honte au milieu du chemin, comme trop lourde à un piéton, je vais rasant de ville en ville, et je vis enfin sans souci. Un grand seigneur passe à Séville; il me reconnaît, je le marie; et pour prix d'avoir eu par mes soins son épouse, il veut intercepter la mienne!

1. Broche: réalise rapidement 2. dans les mœurs du sérail: à la manière orientale. 3. Sublime-Porte: désigne ici le sultan de Constantinople et son royaume 4. Barca: royaume arabe correspondant à la partie orientale de la Lybie 5. Meurtrissent l'omoplate: allusion possible au fouet ou aux marques au fer rouge imposées aux prisonniers. 6. Terme: jour de paiement du loyer 7. Recors: huissier de justice. 8. Cuvé: calmé. 9. Des corps en crédit: des institutions (corps de l'Etat) jouissant de considération. 10. Pauvres diables à la feuille: écrivains payés à la page.

Jean Genet, *Les Bonnes* (1947), © Marc Barbezat, Gallimard.

En l'absence de leur patronne, les bonnes Claire et Solange rejouent la relation entre maîtresse et domestique. Claire est Madame, Solange est Claire.

La chambre de Madame. Meubles Louis XV. Au fond, une fenêtre ouverte sur la façade de l'immeuble en face. A droite, le lit. A gauche, une porte et une commode. Des fleurs à profusion. C'est le soir. L'actrice qui joue Solange est vêtue d'une petite robe noire de domestique. Sur une chaise, une autre petite robe noire, des bas de fil noirs, une paire de souliers noirs à talons plats.

CLAIRE, debout, en combinaison, tournant le dos à la coiffeuse. Son geste –le bras tendu– et le ton seront d'un tragique exaspéré. - Et ces gants! Ces éternels gants! Je t'ai dit souvent de les laisser à la cuisine. C'est avec ça, sans doute, que tu espères séduire le laitier. Non, non, ne mens pas, c'est inutile. Pends-les au-dessus de l'évier. Quand comprendras-tu que cette chambre ne doit pas être souillée? Tout, mais tout! ce qui vient de la cuisine est crachat. Sors. Et remporte tes crachats! Mais cesse!

Pendant cette tirade, Solange jouait avec une paire de gants de caoutchouc, observant ses mains gantées, tantôt en bouquet, tantôt en éventail.

Ne te gêne pas, fais ta biche. Et surtout ne te presse pas, nous avons le temps. Sors!

Solange change soudain d'attitude et sort humblement, tenant du bout des doigts les gants de caoutchouc. Claire s'assied à la coiffeuse. Elle respire les fleurs, caresse les objets de toilette, brosse ses cheveux, arrange son visage.

Préparez ma robe. Vite le temps presse. Vous n'êtes pas là? (*Elle se retourne.*) Claire! Claire!

Entre Solange.

SOLANGE. - Que Madame m'excuse, je préparais le tilleul (*Elle prononce tillol.*) de Madame.

CLAIRE. - Disposez mes toilettes. La robe blanche pailletée. L'éventail, les émeraudes.

SOLANGE. - Tous les bijoux de Madame?

CLAIRE. - Sortez-les. Je veux choisir. (*Avec beaucoup d'hypocrisie.*) Et naturellement les souliers vernis. Ceux que vous convoitez depuis des années.

Solange prend dans l'armoire quelques écrins qu'elle ouvre et dispose sur le lit.

Pour votre noce sans doute. Avouez qu'il vous a séduite! Que vous êtes grosse! Avouez-le!

Solange s'accroupit sur le tapis et, crachant dessus, cire des escarpins vernis.

Je vous ai dit, Claire, d'éviter les crachats. Qu'ils dorment en vous, ma fille, qu'ils y croupissent. Ah! ah! vous êtes hideuse, ma belle. Penchez-vous davantage et vous regardez dans mes souliers. (*Elle tend son pied que Solange examine.*)

Pensez-vous qu'il me soit agréable de me savoir le pied enveloppé par les voiles de votre salive? Par la brume de vos marécages?

SOLANGE, à genoux et très humble. - Je désire que Madame soit belle.

CLAIRE, elle s'arrange dans la glace. - Vous me détestez, n'est-ce pas? Vous m'écrasez sous vos prévenances, sous votre humilité, sous les glaïeuls et le réséda. (*Elle se lève et d'un ton plus bas.*) On s'encombre inutilement. Il y a trop de fleurs.

C'est mortel. (*Elle se mire encore.*) Je serai belle. Plus que vous ne le serez jamais.

Samuel Beckett, *En attendant Godot* (1953), Editions de Minuit

VLADIMIR. - Vous voulez vous en débarrasser?

POZZO. - En effet. Mais au lieu de le chasser, comme j'aurais pu, je veux dire au lieu de le mettre tout simplement à la porte, à coups de pied dans le cul, je l'emmène, telle est ma bonté, au marché de Saint-Sauveur, où je compte bien en tirer quelque chose. A vrai dire, chasser de tels êtres, ce n'est pas possible. Pour bien faire, il faudrait les tuer.

Lucky pleure.

ESTRAGON. - Il pleure.

POZZO. - Les vieux chiens ont plus de dignité. (*Il tend son mouchoir à Estragon.*) Consolez-le, puisque vous le plaiguez. (*Estragon hésite.*) Prenez. (*Estragon prend le mouchoir.*) Essayez-lui les yeux. Comme ça il se sentira moins abandonné. *Estragon hésite toujours.*

VLADIMIR. - Donne, je le ferai, moi.

Estragon ne veut pas donner le mouchoir. Gestes d'enfant.

POZZO. - Dépêchez-vous. Bientôt il ne pleurera plus. (*Estragon s'approche de Lucky et se met en posture de lui essuyer les yeux. Lucky lui décoche un violent coup de pied dans les tibias. Estragon lâche le mouchoir, se jette en arrière, fait le tour du plateau en boitant et en hurlant de douleur.*) Mouchoir. (*Lucky dépose valise et panier, ramasse le mouchoir, avance, le donne à Pozzo, recule, reprend valise et panier.*)

ESTRAGON. - Le salaud! La vache! (*Il relève son pantalon.*) Il m'a estropié!

POZZO. - Je vous avais dit qu'il n'aime pas les étrangers.

VLADIMIR, à Estragon. - Fais voir. (*Estragon lui montre sa jambe. A Pozzo, avec colère.*) Il saigne!

POZZO. - C'est bon signe.

ESTRAGON, *la jambe blessée en l'air.* - Je ne pourrai plus marcher!

VLADIMIR, *tendrement.* - Je te porterai. (*Un temps.*) Le cas échéant.

POZZO. - Il ne pleure plus. (*A Estragon.*) Vous l'avez remplacé, en quelque sorte. (*Rêveusement.*) Les larmes du monde sont immuables. Pour chacun qui se met à pleurer, quelque part un autre s'arrête. Il en va de même du rire. (*Il rit.*) Ne disons donc pas de mal de notre époque, elle n'est pas plus malheureuse que les précédentes. (*Silence.*) N'en disons pas de bien non plus. (*Silence.*) N'en parlons pas. (*Silence.*) Il est vrai que la population a augmenté.

VLADIMIR. - Essaie de marcher.

Estragon part en boitillant, s'arrête devant Lucky et crache sur lui, puis va s'asseoir là où il était assis au lever du rideau.

POZZO. - Savez-vous qui m'a appris toutes ces belles choses? (*Un temps. Dardant son doigt vers Lucky.*) Lui!

VLADIMIR, *regardant le ciel.* - La nuit ne viendra-t-elle donc jamais?

POZZO. - Sans lui je n'aurais jamais pensé, jamais senti, que des choses basses, ayant trait à mon métier de - peu importe. La beauté, la grâce, la vérité de première classe, je m'en savais incapable. Alors j'ai pris un knouk.

VLADIMIR, *malgré lui, cessant d'interroger le ciel.* - Un knouk ?

POZZO. - Il y aura bientôt soixante ans que ça dure ... (*Il calcule mentalement.*) ... oui, bientôt soixante. (*Se redressant fièrement.*) On ne me les donnerait pas, n'est-ce pas? (*Vladimir regarde Lucky.*) A côté de lui j'ai l'air d'un jeune homme, non? (*Un temps. A Lucky.*) Chapeau! (*Lucky dépose le panier, enlève son chapeau. Une abondante chevelure blanche lui tombe autour du visage. Il met son chapeau sous le bras et reprend le panier.*) Maintenant, regardez. (*Pozzo ôte son chapeau. Il est complètement chauve. Il remet son chapeau.*) Vous avez vu ?

VLADIMIR. - Qu'est-ce que c'est, un knouk ?

POZZO. - Vous n'êtes pas d'ici. Êtes-vous seulement du siècle? Autrefois on avait des bouffons. Maintenant on a des knouks. Ceux qui peuvent se le permettre.

VLADIMIR. - Et vous le chassez à présent? Un si vieux, un si fidèle serviteur ?

ESTRAGON. - Fumier!

Pozzo de plus en plus agité.

VLADIMIR. - Après en avoir sucé la substance vous le jetez comme un... (*Il cherche.*) ... comme une peau de banane. Avouez que ...

POZZO. *gémissant, portant ses mains à sa tête.* - Je n'en peux plus ... plus supporter... ce qu'il fait... pouvez pas savoir. ... c'est affreux ... faut qu'il s'en aille... (*Il brandit les bras.*) ... je deviens fou ... (*Il s'effondre, la tête dans les bras.*) Je n'en - peux plus ... peux plus ...

Silence. Tous regardent Pozzo. Lucky tressaille.

VLADIMIR. -. Il n'en peut plus.

ESTRAGON. - C'est affreux.

VLADIMIR. - Il devient fou.

ESTRAGON. - C'est dégoûtant.

VLADIMIR, à Lucky. - Comment osez-vous? C'est honteux! Un si bon maître ! Le faire souffrir ainsi! Après tant d'années! Vraiment!

POZZO *sanglotant.* - Autrefois... il était gentil... il m'aidait... me distrayait... il me rendait meilleur... maintenant ... il m'assassine...

ESTRAGON, à Vladimir. - Est-ce qu'il veut le remplacer?

VLADIMIR. - Comment?

ESTRAGON. - Je n'ai pas compris s'il veut le remplacer ou s'il n'en plus veut après lui.

Bertolt Brecht, *Maître Puntila et son valet Matti* (1940), trad. M. Cadot. © L'Arche

Un propriétaire terrien, Puntila, a une personnalité double: ivre, il se montre débonnaire avec ses employés; sobre, il se comporte en tyran. Dans cette première scène intitulée « Puntila trouve un homme », le maître a bu.

PUNTILA (*il aperçoit Matti, son chauffeur, qui se tient depuis quelque temps dans l'encadrement de la porte.*) - Qui es-tu?

MATTI. - Je suis votre chauffeur, monsieur Puntila.

PUNTILA, *méfiant*. - Qu'est-ce que tu es ? Répète.

MATTI. - Je suis votre chauffeur.

PUNTILA. - Tout le monde peut dire ça. Je ne te connais pas.

MATTI. - Peut-être ne m'avez-vous pas bien regardé, ça fait seulement cinq semaines que je suis chez vous.

PUNTILA. - Et maintenant d'où viens-tu?

MATTI. - De dehors. J'attends depuis deux jours dans la voiture.

PUNTILA. - Dans quelle voiture?

MATTI. - Dans la vôtre. Dans la Studebaker.

PUNTILA. - Ça me paraît drôle. Tu peux le prouver?

MATTI. - Et je n'ai pas l'intention de vous attendre dehors plus longtemps, sachez-le bien. J'en ai jusque-là. Vous ne pouvez pas traiter un homme de cette façon.

PUNTILA. - Qu'est-ce que ça veut dire: un homme? Tu es un homme? Avant tu as dit que tu étais un chauffeur. Je t'ai surpris en pleine contradiction, hein! Avoue-le!

MATTI. - Vous allez le voir tout de suite que je suis un homme, monsieur Puntila. Je ne me laisserai pas traiter comme une bête de bétail et je n'attendrai pas dans la rue que vous ayez l'obligeance de sortir.

PUNTILA. - Avant tu as prétendu que toi, tu ne te laisserais pas faire.

MATTI. - Très juste. Réglez-moi, cent soixante-quinze marks, et j'irai chercher mon certificat à Puntila.

PUNTILA. - Ta voix, je la connais. (*Il tourne autour de lui en l'observant comme une bête curieuse.*) Ta voix sonne tout à fait comme celle d'un homme. Assieds-toi et prends un aquavit. Il faut qu'on apprenne à se connaître.

LE MAÎTRE D'HÔTEL, entre avec une bouteille. - Votre aquavit, monsieur Puntila, et aujourd'hui c'est vendredi.

PUNTILA. - C'est bien. (*Désignant Matti*) C'est un ami à moi.

LE MAÎTRE D'HÔTEL. - Oui, votre chauffeur, monsieur Puntila.

PUNTILA. - Tiens, tu es chauffeur? Je l'ai toujours dit, c'est en voyage qu'on rencontre les gens les plus intéressants. Verse!

MATTI. - J'aimerais savoir ce que vous avez encore dans la tête. Je ne sais pas si je vais boire votre aquavit.

PUNTILA. - Tu es un homme méfiant, je vois. Je comprends ça. On ne doit pas s'asseoir à table avec des étrangers. Parce que, dès qu'on s'endort, on risque d'être dévalisé. Je suis le propriétaire Puntila de Lammi et un homme honnête, j'ai quatre-vingt-dix vaches. Avec moi, tu peux boire tranquille, frère.

MATTI. - Bien. Je suis Matti Altonen et je suis content de faire votre connaissance. *Il boit à sa santé.*

Marie NDiaye, *Hilda* (1999), © Éditions de Minuit.

Madame Lemarchand a voulu absolument engager comme domestique une jeune femme, Hilda, image à ses yeux de la perfection. Elle entend la sortir de sa condition, l'éduquer, en faire son amie. Elle se plaint ici à Franck, le mari de sa servante.

MME LEMARCHAND. - Hilda refuse systématiquement ce que je lui offre. Franck! Connaissez-vous beaucoup de patronnes qui aient comme moi le désir sincère, généreux, gratuit, de prendre un petit café en compagnie de leur servante, toutes les deux assises à la table de la cuisine ou bien debout, Franck, un coin de fesse au comptoir de mon bar américain, et ainsi conversant et riant comme deux amies? Il me faut, Franck, de ces conversations de femmes qui rapprochent les esprits et unissent subtilement, quelle qu'en soit la légèreté. Je veux qu'Hilda soit mon égale. Je veux déjeuner avec Hilda et bavarder avec Hilda entre deux tâches ménagères. Enfin, Franck, comprenez-vous qu'Hilda ne veuille être qu'une domestique? Elle peut être mon amie: quelle servante refuserait? Hilda me dédaigne. Hilda préfère bouffer, oui, bouffer, en même temps que les enfants, derrière leur chaise, debout, rapidement, se nourrir et en finir, comme une esclave. Hilda m'insulte, Franck. Hilda est bien payée et bien traitée. Pourquoi joue-t-elle à l'esclave? Hilda est ma servante, mon employée, ma femme à tout faire, et mon amie si elle y consent. Connaissez-vous, dans notre petite ville, Franck, beaucoup de dames qui voudraient faire leur amie de leur bonne? C'est un honneur et un privilège que d'être considérée ainsi. Pourquoi Hilda me repousse-t-elle, Franck?

FRANCK – Oui. C'est comme ça.

MME LEMARCHAND. – Hilda devrait avoir honte. Je ne suis que sa maîtresse, pas son bourreau. Et je veux faire monter Hilda jusqu'à moi. Merci bien. Je ne mérite pas cela. Franck, est-ce qu'une dame de mon espèce ne mérite pas plus d'égards ?

FRANCK – Je ne sais pas.

MME LEMARCHAND. – Hilda manque de respect humain. Hilda se déshonore et se rabaisse. Pourquoi ne veut-elle pas s'asseoir et bavarder ? Elle aime mieux être une bête et travailler sans lever le nez, pour avoir plus vite terminé. Hilda n'a pas d'amour pour mes enfants.

FRANCK – Oui. Peut-être. De l'amour ?